



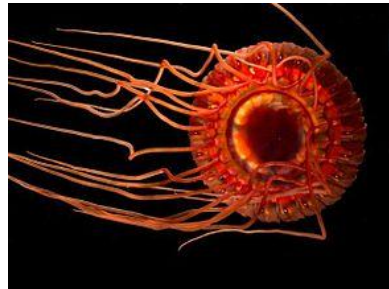
Phyllorhiza punctata



Cephea cephea



Chrysaora melanaster



Atolla wyvillei



Cotylorhiza tuberculata



Pelagia noctiluca



Aurelia aurita



Bazinga rieki



Chrysaora Melanaster



Mastigias papua



Rhizostoma pulmo

La fille des mers

Rare celui qui ne l'a pas rencontrée, dans son biotope ou échouée, sans coquille, sans abri, l'ombrelle éployée gisant sur le sable.

Méduse : nom terrible pour un être si charmant ! Prêtez-lui donc un peu d'attention. Petite naufragée, grande comme la main et singulièrement jolie. Nuances douces et légères. Blanc d'opale, comme un nuage. Le vent l'a retournée. Sa couronne de lilas tendre flotte au vent. Délicate ombrelle, le pauvre corps froissé s'ensable lentement. La créature transparente perd ses cheveux. Déchirés, ils ne lui permettront plus de respirer, d'absorber ni même d'aimer. Tout cela, sans dessus dessous, à l'aplomb du soleil catalan, âpre à son premier réveil, plus âpre encore dans la tramontane qui se renforce. Le contact de l'eau est tellement caressant qu'elle ne se cuirasse pas d'épiderme. Elle reçoit tout à vif.

Le salut était à un pas. Mais le pas était infranchissable pour celle qui ne se meut que par ondulations. Sous le soleil de plomb, elle sera bientôt dissoute, absorbée, évanouie. Rien de plus éphémère, de plus fugitif que cette fille de la mer.

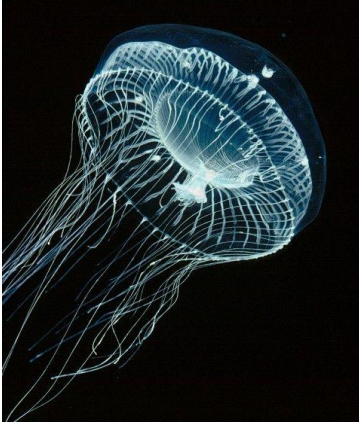
Était-elle morte ou mourante ? Je ne crois pas aisément à la mort ; je soutins qu'elle vivait. À tout hasard, il coûtait peu de l'ôter de là et de la jeter dans la lagune d'à côté. S'il faut tout dire, j'avais un peu de

répugnance à la toucher. La délicieuse créature, avec son innocence visible et l'iris de ses douces couleurs, était comme une gelée tremblotante qui glissait, s'échappait. Je passai outre cependant. Je mis la main dessous, soulevai le corps immobile avec précaution. Les cheveux retombèrent, reprenant leur position naturelle. Je la mis telle dans l'eau voisine. Elle s'enfonça, ne donnant aucun signe de vie.

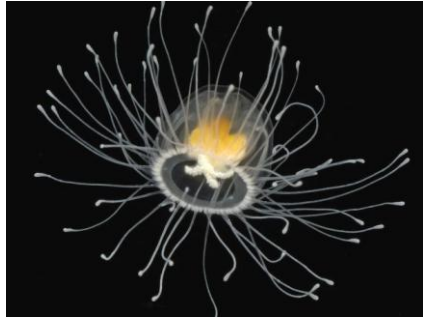
Je me promenai sur le bord. Mais au bout de dix minutes, j'allai revoir ma méduse. Elle ondulait sous le vent, elle remuait réellement et se remettait à flot. Avec une grâce singulière, elle nageait et s'éloignait doucement du rocher. Pas bien vite, mais enfin elle allait. Je la vis bientôt assez loin.

Affaiblie, elle aura peut-être de nouveau chaviré. Il lui sera difficile de naviguer et d'affronter les dangers. La méduse craint fort le rivage, où tant de choses dures peuvent la blesser. Les cheveux-nageoires par-dessus, elle flotte alors à l'aventure, proie des poissons et joie des oiseaux qui se feront un jeu de l'enlever.

Tout au long de la saison, je les vois, drossées par les rafales, jetées à la côte par centaines et sécher là misérablement. Blanches à leur arrivée, elles sont fort belles, comme de grands lustres de cristal avec leurs girandoles, que le soleil miroitant pare de mille pierreries. Hélas... au bout de deux jours... ! Fort heureusement, le sable s'affaisse, s'écroule et les masque en partie.



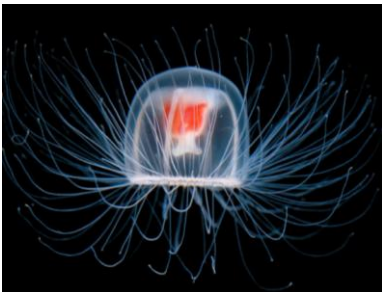
Aequorea victoria



Turritopsis nutricula



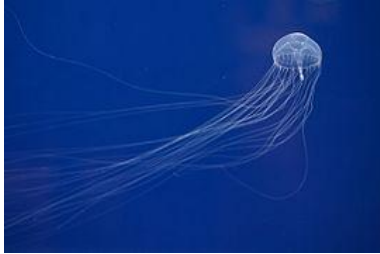
Crossata



Turritopsis nutricula



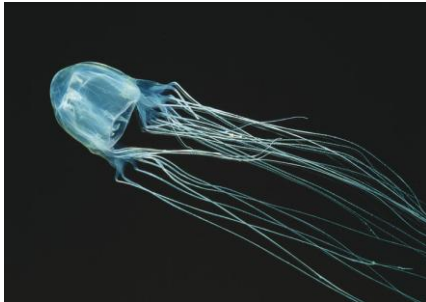
Bathycorus_bouilloni



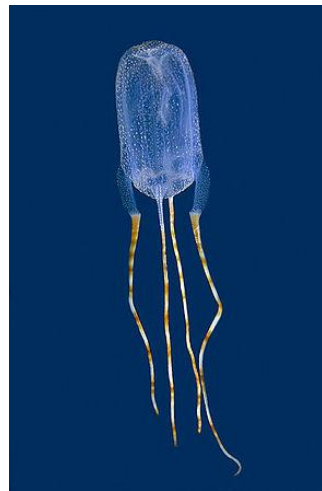
Tima_formosa



Olindias-formosa



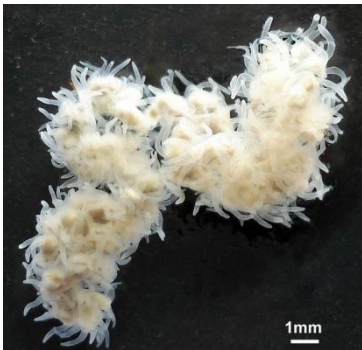
Chironex-fleckeri



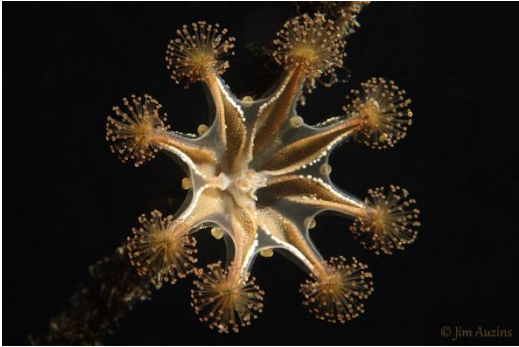
Tamoya ohboya

Une majorité d'entre elles se nourrissent du plancton qu'elles piègent avec les filaments rétractiles attachés au bord de l'ombrelle. En étirant leurs tentacules très élastiques, elles augmentent le volume d'eau prospecté. Certaines se supplémentent en sucres grâce aux algues symbiotiques qui vivent dans leurs

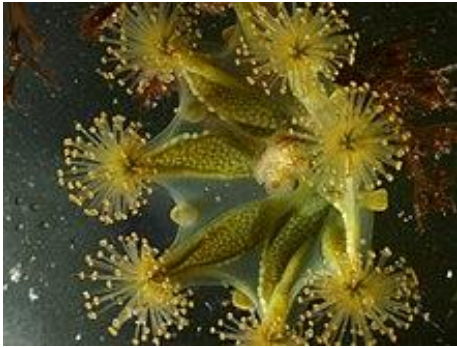
bras. D'autres se nourrissent en capturant des proies plus volumineuses. Il y en a même qui se renversent, l'ombrelle tournée vers le haut, et attendent le plancton qui chute vers le fond. En cas de nourriture abondante, elles peuvent manger jusqu'à la moitié de leur poids en une journée, mais elles peuvent aussi jeûner. Pour optimiser leur recherche de nourriture, les méduses pratiquent aussi bien la chasse passive que la chasse à l'affût. Les stratégies diffèrent selon la taille et la forme de l'ombrelle, le nombre, la taille et la disposition des tentacules. Elles engourdissent leurs proies, les éthérisent, pour ainsi dire, et les sucent sans les faire souffrir. Elles n'ont ni dents, ni armes. Nulle défense. Quelques espèces seulement peuvent, si on les attaque, sécréter une liqueur qui pique comme l'ortie. Certaines peuvent cependant être mortelles pour l'homme.



Polypodium_hydriforme



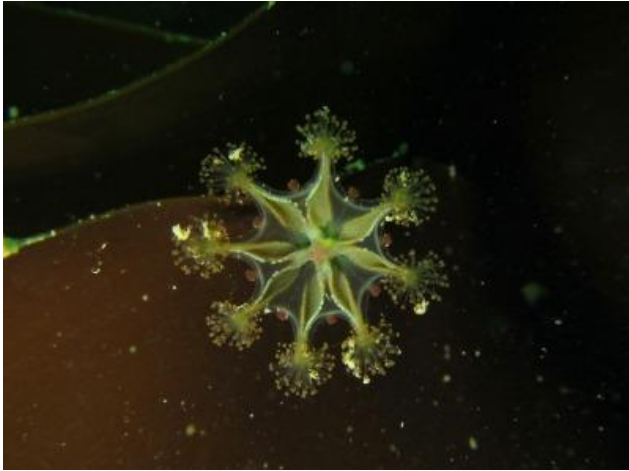
Haliclystus auricula



Haliclystus sanjuanensis



Haliclystus-Alchetron



Haliclystus stejnegeri



Meduse sombrero de fleurs

Voilà une créature bien mal assurée, et soumise au hasard. Elle est supérieure déjà. Elle a des sens, et, si l'on en juge par les contractions, une susceptibilité notable de souffrir. On ne peut, comme le polype dont elle est issue, la partager impunément. Le polype se dédouble, la méduse meurt. Comme lui, gélatineuse, elle a l'apparence d'un embryon, mais un embryon coupé trop tôt du sein maternel, ce polype solide qui assura sa sécurité avant de la lancer dans la grande aventure.

Comment est-elle partie, l'imprudente ? Pourquoi avoir quitté le port, sans voile, rame ni gouvernail ? Quel est son point de départ ?

C'est en 1750 qu'un scientifique a vu pour la première fois une petite méduse surgir d'un polype. Apparue il y a environ 650 millions d'années, elle est alors largement méconnue des zoologistes qui la décrivent comme un végétal et l'incluent dans l'embranchement des zoophytes (littéralement plante-animal). Pour le grand Linné, ses tentacules sont des étamines, ses bras oraux sont des pistils. La Révolution française et son nouvel univers mental dominé par le rationalisme et la laïcité ont contribué au développement de l'histoire naturelle, et notamment à l'essor des études sur les méduses. Lamarck ne décrètera-t-il pas en 1809 que la vie commence dans les masses gélatineuses qui dérivent dans l'océan. Au XXI^e siècle, les méduses continuent de livrer leurs secrets, notamment sur leurs cycles de vie qui restent inconnus pour la plupart.

Les chercheurs ont depuis levé tous les doutes et confirmé que la méduse est une forme de polype, sortie de l'association. La méduse, pour le dire simplement, est un polype émancipé.

Quoi d'étonnant ? Cela veut seulement dire qu'à ce degré, l'animal suit encore la loi végétale. De l'arbre, être collectif, sort l'individu, le fruit détaché, le fruit qui fera un autre arbre... De même que la branche d'une plante qui allait se charger de feuilles s'arrête dans son développement, se contracte, devient un organe d'amour, je veux dire une fleur, le polypier, contractant quelques-uns de ses polypes, transformant leurs estomacs, élabore le placenta, les œufs d'où sort la fleur mobile, la jeune et gracieuse méduse.

Soyons plus précis. Certaines méduses adoptent en alternance une forme libre, de pleine eau, ce sont les vraies méduses, et une forme sessile, fixée au sol, c'est le polype. La phase méduse sexuée alterne avec la phase polype asexuée. D'autres, cependant, ne vivent qu'à l'état de méduse.

La reproduction asexuée concerne les méduses capables de bourgeonner mais s'applique en majorité au polype, le plus souvent solitaire, qui produit de jeunes méduses par strobilation.

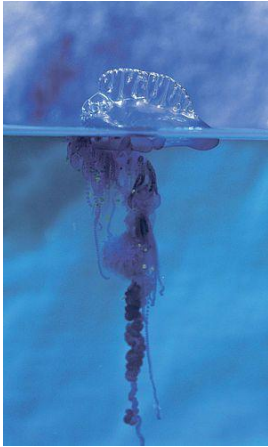
Dans la reproduction sexuée, les méduses mâles et les méduses femelles libèrent leurs spermatozoïdes et leurs ovules dans l'océan. Elles meurent après la fécondation. Certaines larves donneront directement des bébés méduses, d'autres tapisseront les fonds sous forme de polypes, solitaires pour les uns, bourgeonnant

pour les autres, certains ne pouvant se développer qu'après un demi-siècle ou plus généralement à la faveur d'un changement important qui déclenchera la libération des méduses formées (changement de température, taux d'oxygène, coup de tonnerre).

On aurait pu le deviner à cette grâce indécise, à cette faiblesse désarmée qui ne craint rien, qui s'embarque sans instruments pour naviguer, qui se confie trop à la vie. C'est la première et touchante échappée de l'âme nouvelle, sortie, sans défense encore, du confort et de la sécurité de la vie commune, essayant d'être soi-même, de s'affirmer, d'agir et de souffrir pour son compte, molle ébauche de la nature libre, embryon de la liberté.

C'est une grande tentation pour tous que d'être soi, que d'être à soi seul un petit monde complet ! Séduction universelle ! Belle folie qui fait l'effort et tout le progrès du monde. Mais dans ces premiers essais, qu'elle semble peu justifiée ! On dirait que la méduse a été créée pour chavirer.

Chargée d'en haut, mal assurée d'en bas, elle est à l'opposé de la physalie, sa parente. Celle-ci n'a au-dessus de l'eau qu'un petit ballon, une vessie insubmersible, et laisse traîner au fond des tentacules infiniment longs, vingt pieds ou davantage, qui l'assurent, balayent la mer, frappent le poisson de torpeur, le lui livrent. Légère et insouciante, gonflant son ballon nacré, teinté de bleu ou de pourpre, ses grands cheveux d'un azur sinistre lancent un subtil venin dont la décharge foudroie.

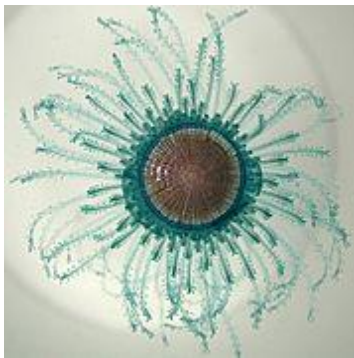


Physalia-physalis



Velella

Moins redoutables, les vélelles ne peuvent périr non plus. Elles ont la forme de radeaux ; leur petite organisation est déjà un peu solide ; elles savent se diriger, tourner au vent la voile oblique.



Les porpites, qui ressemblent à une marguerite, ont pour elles leur légèreté ; elles flottent même après leur mort. Tout comme tant d'êtres fantastiques et presque aériens :

Guirlandes à clochettes ou boutons de rose, ceintures azurées de Vénus, tout ce petit monde nage et surnage invinciblement, ne craint que la terre, vogue dans la grande mer et semble y trouver toujours son salut quelle que soit sa violence.



Les porpites et les vélelles surnagent mais peuvent également se cacher dans les profondeurs dès qu'il vient du gros temps,.

Telle n'est pas la pauvre méduse qui doit craindre le rivage et redouter l'orage. Elle pourrait se faire pesante et plonger, mais l'abîme lui est interdit ; elle ne vit qu'à la surface, en pleine lumière, en plein péril. Elle voit, elle entend, elle a le toucher fort délicat, beaucoup trop pour son malheur. Elle ne peut se diriger. Ses organes plus compliqués sont une charge et lui font perdre l'équilibre.

On serait tenté de croire qu'elle se repent d'un essai de liberté si hasardeuse, qu'elle regrette l'état inférieur, la sécurité de la vie commune. Le polypier fit la méduse, la méduse fait le polypier. Elle rentre en

association. Mais cette vie végétative est si ennuyeuse, qu'à la génération suivante, elle s'en émancipe encore et se relance au hasard d'une vaine navigation. Alternative bizarre, où elle flotte éternellement. Mobile, elle rêve le repos. Inerte, elle rêve le mouvement.

Ces étranges métamorphoses, qui tour à tour élèvent et abaissent l'être indécis, le faisant alterner entre deux vies si différentes, sont vraisemblablement le fait des espèces inférieures, des méduses qui n'ont pu entrer décidément encore dans la carrière irrévocable de l'émancipation.

Cette artiste admirable a décliné une infinité de variantes, un déluge de petites merveilles sur le thème si simple d'un disque ou d'une ombrelle qui flotte et d'un lustre de cristal où le soleil met ses lueurs.

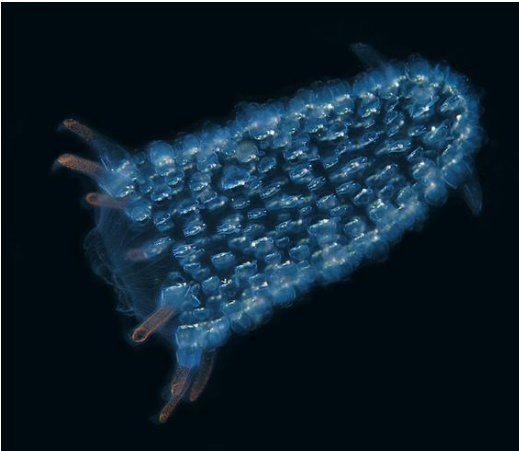
Toutes ces belles flottent à l'envi dans leurs couleurs gaies et douces, déployant les attraits d'une coquetterie enfantine qui s'ignore. Elles ont embarrassé la science, qui a dû faire appel aux reines de l'histoire et aux déesses de la mythologie pour leur trouver des noms. Bérénice l'ondoyante et sa riche chevelure, Orithye, épouse d'Éole, qui incertaine promène son urne blanche et pure, Dionée, la pleureuse, qui telle une coupe d'albâtre laisse déborder ses larmes splendides en longs filets cristallins.

Lorsque les nuits sont orageuses et que la mer s'illumine, la méduse a un rôle à part. Plongée, comme tant d'autres dans le phosphore électrique qui les

pénètre, elle le restitue à sa manière avec un charme tout personnel.

Sur terre, l'ombre n'est pas obscure ; on se reconnaît toujours à la variété des objets qu'on touche ou dont on pressent les formes, ils vous donnent des points de repère. Mais en mer, que la nuit est sombre ! Ténèbres vastes et redoutables. Nuit marine, noir infini, néant !... Mille dangers possibles et inconnus !

Aussi, C'est une grande jouissance quand, l'air devenant électrique, on voit au loin apparaître un léger ruban de feu pâle.



Lueur
innocente et
pacifique de ces
eaux peuplées.
Les êtres marins
l'aspirent et
l'expirent.
Lumière que la
mer donne et
reprend. Le long
des côtes et des
détroits, les

froissements et les remous la font circuler puissamment. Chaque être en prend, s'en empare plus ou moins selon sa nature. Ici, des surfaces immenses de paisibles infusoires font une mer lactée, lumière douce et blanche qui tourne ensuite au jaune soufré. Là, des cônes de lumière pirouettent sur eux-mêmes, ou roulent en boulets rouges. Un grand disque de feu apparaît, qui part du jaune opalin, un moment frappé

de vert, puis s'irrite et éclate dans le rouge, l'orange, puis s'assombrit d'azur. Contraction et dilatation d'un être qui souffle le feu.



A l'horizon, des serpents enflammés s'agitent sur une infinie longueur. Les biphores et les salpas, êtres transparents qui traversent et la mer et

le phosphore, livrent cette comédie serpentine. Étonnante association qui mène ces danses effrénées, puis se sépare et répand sur la mer cette bacchanale de feu.

De grandes flottes, plus paisibles, promènent leur lumière sur les eaux. Les vélelles allument leurs petites embarcations. Les béroés vont triomphantes



comme des flammes, aussi magiques que nos méduses. Est-ce un pur effet physique, comme celui qui fait serpenter les salpas injectés de feu ? Est-ce un acte d'aspiration, comme d'autres en

donnent l'idée ? Est-ce caprice, comme chez tant d'êtres qui se jouent aux étincelles d'une vaine et inconstante joie ? Non, les nobles et belles méduses semblent exprimer des pensées graves. Sous elles, leurs cheveux lumineux, comme une sombre lampe qui

veille, lancent des lueurs mystérieuses d'émeraude et d'autres couleurs qui, jaillissant ou pâissant, révèlent un sentiment, et je ne sais quel mystère. On dirait l'esprit de l'abîme qui en médite les secrets. On dirait l'âme qui vient ou celle qui doit vivre un jour. Ou bien faudrait-il y voir le rêve mélancolique d'une destinée impossible qui ne doit jamais atteindre son but ? Ou l'appel au bonheur de l'amour qui seul nous console ici-bas ?

On sait que, sur notre terre, chez nos lucioles, ce feu est le signal, l'aveu de l'amante qui se désigne, dit sa retraite et se trahit. Qu'en est-il chez les méduses ? On l'ignore. Ce qui est sûr, c'est qu'elles versent ensemble leur flamme et leur vie. La sève féconde, chez elles, la vertu de la génération, y tient, et, à chaque éclair, échappe et va diminuant.

Si l'on veut le plaisir cruel de redoubler cette féerie, on les expose à la chaleur. Alors elles s'exaspèrent, rayonnent et deviennent si belles, si belles !... que la scène est finie. Flamme, amour et vie, tout a fui, tout s'est écoulé à la fois.